

APRES MOI LE DELUGE

Matthieu BIASOTTO

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L. 122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que « les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique, ou d'information », toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite (article L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Couverture crédits photos Istock – Narvikk - Matthieu Biasotto © 2016. Tous droits réservés. Matthieu Biasotto. Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-6883-0

*On peut courir pendant des années, s'étourdir, s'enivrer,
s'enfoncer dans des mauvais choix ou dans l'illusion d'avoir bien
fait. On peut se mentir éternellement mais, quoiqu'il arrive, le
passé finit toujours par nous rattraper.*

/

Le fameux soir

Le ciel pourpre s'est retiré au-dessus des pavés du quai de Rive-Neuve depuis un moment déjà, drapant les restaurants face au Vieux-Port d'un voile qui pourrait sentir bon les nuits d'été, si je n'avais pas autant picolé. L'air tiède s'engouffre à travers la vitre comme pour me susurrer que je viens de faire une énorme connerie. La radio est en sourdine, je suis toujours en seconde, on roule au pas, au milieu de petits groupes de touristes progressant vers les tables dressées en terrasse sous des stores bordeaux, dans une insouciance paradoxale. Paradoxale, parce que la menace est bien réelle, même s'il est vrai que le cadre peut faire rêver. C'est peut-être ce qui fait le charme de Marseille. Trajet saccadé. On est à l'arrêt, avant de progresser mètre par mètre. J'en profite pour palper du bout des doigts cette plaie qui me lance au niveau de la pommette. *Elle* ne m'a pas raté. Alors que je cherche à dissimuler les dernières traces de sang sur ma joue, je réalise que je n'ai toujours pas dessoûlé, toujours pas compris ce qui vient de m'arriver. Je ne devrais pas être dans cette caisse, je ne devrais pas être ici ce soir. Je ne devrais même pas être en vie à l'heure qu'il est.

Si mes mains moites restent agrippées au volant, c'est surtout pour ne pas trembler. Qu'est-ce que je suis en train de faire ? Je crois

que j'ai perdu le contrôle, j'ai complètement déraillé... Ce qui est certain, c'est que j'ai trop bu et que mes idées sont loin d'être claires. La gorge nouée, le cœur battant à tout rompre, j'ai conscience de ne plus être tout à fait maître de la situation. La véritable question est : Est-ce que je l'ai déjà été ? Un gémissement étouffé, et quelques coups feutrés s'élèvent dans mon dos. Alors j'ajuste le rétroviseur et mon regard fixe la tablette arrière, qui tressaute sous des assauts répétés. Je songe à cette môme qui cogne dans le coffre. Perdue, terrifiée, ballottée à l'arrière d'un Scénic fatigué gris métallisé. Je pense à ce qui vient d'arriver et à ce qui nous attend par la suite. J'effleure le cartilage de l'oreille qu'elle vient de m'exploser quelques minutes auparavant. Putain, je me déteste d'avoir fait ça. Elle n'aurait jamais dû me voir. Pas ce soir. Pas comme ça.

Ça n'avance toujours pas, et je viens de comprendre pourquoi. L'idée me saute à la gorge, je suffoque : les flics sont de sortie, ils *la* cherchent. Les autorités sortent les crocs et ont dressé un barrage le long du Vieux-Port. C'est un foutu contrôle routier, je vais me faire pincer et ils vont la retrouver, c'est sûr. J'ai le souffle court, je commence à paniquer. Je m'arrête et enclenche la marche arrière. Je veux me casser, prendre une autre route et éviter les ennuis. Éclairée par mes feux de recul, la Golf noire aux vitres teintées qui me suit ne bouge pas d'un iota. Ni cette caisse rabaissée ni les dizaines d'autres, d'ailleurs. Pare-chocs contre pare-chocs, je ne peux pas faire demi-tour. Je suis contraint et forcé de progresser jusqu'au point de contrôle, comme on se rend à la potence, avec la certitude d'y passer.

Les coups de pieds et les cris de la petite reprennent : elle panique. J'explose en une phrase et le calme revient à l'arrière. Ce n'est pas le moment de me les briser. Elle me craint, c'est déjà ça. Avec le stress et les artères dilatées par le rhum, j'ai du mal à penser. Je

n'ose imaginer ce qui pourrait se passer si j'étais amené à souffler dans un ballon... Pire, si la gamine décidait de se manifester alors que je suis à l'arrêt et entouré de flics. Les faits ne jouent pas en ma faveur, je traverse la cité phocéenne bien éméché – pour ne pas dire carrément bourré –, avec une enfant dans le coffre. Une gosse qu'ils recherchent. Je ne pourrai pas l'expliquer. Je ne connais même pas son nom. Comment le justifier ? Et quand bien même... qu'est-ce que ça changerait ?

Les pulsations s'écrasent contre mon torse alors que je me rapproche inévitablement de la sanction. À vingt mètres devant moi, les agents s'excitent dans des gilets fluo. Fusils à pompe exhibés et tronches aussi graves que sérieuses composent un dispositif musclé. Ils stoppent chaque véhicule d'un mouvement autoritaire à l'aide de lampes-torches. Au niveau de l'intersection, mon œil glisse sur la droite et je comprends que je n'ai aucune chance de me faire la belle. Le seul espoir que j'avais de m'enfuir est entravé par une herse tirée au sol. Je voulais me faufiler par le cours Jean-Ballard en me disant que je pourrais la leur faire à l'envers, mais ils ont pensé à tout.

Il reste deux véhicules devant moi et je n'en mène pas large. En serrant les dents, je rappelle à la petite de ne pas broncher, avant de m'enfoncer dans mon siège. Là, tout de suite, j'aimerais disparaître. Le policier laisse passer le coupé BMW qui me précède et tend sa main d'un mouvement sec pour me stopper. On y est, ils vont me défoncer. L'agent approche de mon côté. Je déglutis difficilement. Ma respiration s'emballe, mon cœur se serre. Je suis sur le point de me liquéfier.

Ma vitre se baisse, comme me l'ordonne le policier. Le mec s'apprête à m'aboyer dessus lorsqu'il s'arrête net et fixe du regard la bagnole qui me suit. J'aperçois dans mon rétroviseur les

portières de la Golf noire qui s'ouvrent en catastrophe. Quatre jeunes prennent la tangente en courant, sous les yeux médusés des flics. Les mecs des quartiers Nord détalent le long du port en se séparant. L'agent posté à mon niveau se met à hurler sur ses collègues afin qu'on intercepte les fuyards. À cette seconde précise, je n'existe plus, je ne l'intéresse plus. D'un nouveau geste de la main, sans même prendre la peine de me regarder, le flic m'indique de poursuivre mon chemin. Il insiste, agacé. Je dois dégager, je ne suis plus une priorité. Toute l'attention est maintenant portée sur les délinquants présumés. Je m'exécute en redémarrant et je me dis qu'il y a une justice, finalement.

Le fourgon des poulets est derrière moi, je me sens vide et fragile, même si le pire vient d'être évité. Après avoir longé le quai des Belges, je ne réalise toujours pas. Je fais profil bas, je m'évapore par la Canebière et quitte la ville quelques minutes plus tard pour gagner une zone reculée avec des arbres à perte de vue. Après avoir repéré un coin sombre et tranquille à l'abri des regards, je coupe le moteur et descends de la voiture. Je pose mes mains sur le hayon en réprimant un tremblement qui me rend gauche. Au fond du coffre ouvert, deux grandes billes noires animées par la terreur me dévisagent. La gamine est paumée, sale et épuisée. Et moi, je suis perturbé. On reste là, à se faire face en silence. Puis, dans un soupir, j'avoue à la gosse :

— Tu dois le savoir... Je devais juste mourir ce soir. Tu comprends ça ?

— Je vous en supplie... Aidez-moi...

— Je devais me foutre en l'air. Juste en finir... Et maintenant... qu'est-ce qu'on fait ?

Ce fameux soir, tout a basculé. Ce fameux soir, j'ai déconné. Gravement. À moins que ce ne soit précisément le contraire... Je

me suis laissé entraîner, sans le savoir, dans un merdier qui va tout changer, à jamais. Comment j'ai pu en arriver là ? À bien y réfléchir, je crois que tout a commencé il y a quelques jours.

2

Gous les pompes

Les portes en verre de la banque Byblos s'ouvrent sous un ciel sans nuages, déversant une poignée de clients sur la rue Amine Loutfi Hafez. La chaleur étouffante se mêle aux vents brûlants de l'Orient. Une silhouette élancée et moderne se fige sous l'enseigne mauve qui défie la fournaise syrienne. Derrière de larges montures solaires, un visage tendu fixe la mosquée de Tawhid et son dôme colossal. L'éclat du temple se détache à la surface d'un océan aux teintes sépia, composé de constructions délabrées, au cœur d'une ville esquinée par des intérêts qui nous dépassent. Ma mère scrute les pointes blanches dressées vers le ciel, puis réajuste, de ses mains encore tremblantes, ce voile qui est de rigueur afin de couvrir ses mèches brunes. À l'heure qu'il est, j'ignore ce qu'elle vient de faire, je n'ai pas conscience de ce qu'elle a derrière la tête. J'ignore qu'elle quitte l'établissement, avec son sac à main serré sous le coude, pour fouler le trottoir d'un pas vif en dépit des 40 C qui écrasent Alep en cette fin de journée.

Je l'imagine jeter un œil sur sa montre, se rendant compte qu'il est tard. Sans doute trop tard. Elle accélère le pas pour rentrer à la maison, foulant les pavés sales et abîmés, entre les étals bon marché et les devantures condamnées. Ce n'est pas prudent de se

promener avec autant d'argent. 1,5 million de livres syriennes , soit l'équivalent de 6 000 € , c'est pourtant ce qu'on lui a demandé.

Dans les ruelles à l'entrée du quartier, il y a de l'agitation, c'est toujours comme ça dans l'enceinte d'Al Ourouba. Sauf qu'aujourd'hui, les discussions montent d'un ton rapidement, il y a de l'angoisse dans les échanges, des hommes s'interpellent à haute voix, d'autres trottaient pour se mettre à l'abri. On évoque Allah plus que de raison, on craint, on prie. Peut-être que ma mère aurait dû presser le pas davantage ? Peut-être qu'elle aurait dû courir ? Peut-être que ça n'aurait rien changé, et que ce qui doit arriver arrive, quoiqu'on fasse ?

Je ne sais pas encore qu'elle vient me chercher. La tête plongée dans des livres usés, je n'ai aucune idée de ce qui m'attend. À l'extérieur, il y a ce vieux monsieur qui se poste à l'ombre d'une tour pour fixer le ciel en marmonnant dans sa barbe, mais Maman ne l'entend pas. Dans sa tête, tout est prêt, elle vient d'avoir son contact, elle a fait ce qu'il y avait à faire. En bas de notre immeuble, quelques jeunes scrutent le ciel, mais il n'y a rien pour l'instant. Ma mère lève la tête pour les imiter et distingue les colonnes de fumée noire s'élevant au-dessus des zones rebelles à l'horizon. Paysage désolé par la haine, ça fait des mois que ça dure... On s'y est habitué. Rien d'inquiétant, mais ce n'est pas une raison pour traîner.

Les lunettes de soleil regagnent leur étui, Maman traverse la cour à la hâte pour rejoindre notre appartement au premier étage. Elle croise notre voisine de palier qui se tient au frais, assise sur les marches. Mahima passe ses journées dans la cage d'escalier, en attendant que les températures retombent et que l'air soit plus clément. Toutes deux échangent un simple signe de la tête pour se saluer, ma mère poursuit son chemin en dissimulant maladroitement son anxiété. Elle n'est sûre de rien, mais il paraît

qu'aujourd'hui *ça doit bouger*. Alors qu'elle tente de mettre la clé dans la serrure, elle n'a pas le temps d'ouvrir. Bachir se tient derrière la porte, l'attendant de pied ferme. Elle retire son voile et libère ses cheveux, lui délivrant un sourire amical tout en posant une main chaleureuse sur son épaule. Il est bien plus qu'un ami de la famille. Il fait partie de ces personnes qu'on ne peut qu'aimer. 1,90 m de gentillesse et de bienveillance. Il est notre protecteur, il est notre pilier. C'est un oncle, presque un père à mes yeux. Elle a toute confiance en lui, c'est cet homme qui me tient compagnie pendant que Maman vide ses comptes en banque.

- Merci d'avoir veillé sur elle.
- Inutile de me remercier... C'est comme ma fille !
- Que Dieu te préserve... Elle va bien ?
- Elle est à côté.

J'entends le bruit de ses pas qui approche. Je vois ma mère débarquer dans le salon plongé dans la pénombre. Les volets sont presque fermés pour conserver une fraîcheur toute relative. J'entrevois une gêne fugace, avant de deviner l'air affolé et anxieux sur son visage. Je la sens tracassée mais elle ne veut pas m'inquiéter. Lorsque son regard se pose sur moi, j'ai tout de même droit à un sourire éclatant qui, l'espace d'un instant, me fait croire que je n'ai rien à craindre. Puis elle disparaît dans la chambre à coucher. Moi, Zeina, je ne me doute de rien, et sûrement pas de ce que me réserve la vie dans un avenir très proche. Du haut de mes 15 ans, je me contente de parcourir les pages fanées d'un vieux dictionnaire médical. Un exemplaire rongé par le temps que je ne me lasse pas de consulter. Étudier dans mon coin, je n'ai rien de mieux à faire puisque je n'ai plus le droit d'aller en cours et que ce n'est pas près de changer. C'est dommage, parce que j'adore apprendre. Il paraît que je suis douée, que j'ai de grandes facilités comme on dit. Alors je dévore les trésors cachés entre les lignes et

me nourris de savoir, c'est comme ça que je passe mes journées. Je regarderais bien la télévision de temps à autre, mais ils ont coupé l'électricité depuis que la guerre fait rage.

Dans la pièce d'à côté, le bruit d'une fermeture Éclair rompt le silence. Puis il y a la respiration de ma mère, qui s'accélère alors qu'elle jette nos effets personnels dans un grand sac jaune. J'abandonne mon ouvrage pour passer la tête par la porte et découvrir ce qu'elle fabrique. Bachir insiste sur la décision qu'elle vient de prendre :

— Nour ? Tu es sûre de ce que tu fais ?

En guise de réponse, il n'obtient qu'un regard noir et déterminé, soutenu par l'urgence. Pour boucler le sac posé sur le matelas, elle redouble d'efforts, écrasant le tout avec son genou pour compacter nos affaires.

— Maman ? Qu'est-ce qui se passe ?

Ma mère se fige et retient ses mots. Son œil croise le visage de Bachir avant qu'il ne baisse la tête. Pas de soutien sur le coup. Essoufflée, elle vient vers moi, plaque ses mains sur ses joues avant de les laisser glisser vers le menton, pour déformer le bas de son visage en attendant de mettre des mots sur la vérité. Une vérité qui fait peur. Elle déglutit, puis observe mon oncle une dernière fois avant de me souffler :

— Zeina, ma chérie... On... On va devoir partir.

— Partir ? Partir où ? Pourquoi ?

— Je t'expliquerai en route. Il ne faut pas traîner.

— Mais Maman ?

— Tiens-toi prête, j'ai presque terminé.

Bachir s'appuie contre le mur en croisant les bras, il ne cautionne pas l'idée. Ma mère se remet aussitôt à la tâche, elle veut en finir avec notre paquetage. Je ne comprends pas. Je ne comprends rien. Je ressens seulement son anxiété et je voudrais qu'elle m'explique, je peux tout entendre.

— Et on revient quand, Maman ?

Après avoir déposé le sac jaune au pied du lit, elle éponge son front du revers de la main avant de sceller notre destin dans un soupir :

— On ne reviendra jamais.

Je lève les yeux en direction de Bachir, qui témoigne de son mécontentement : dépité, il secoue la tête et fronce les sourcils. Moi aussi, j'ai bien envie de les froncer. Je n'ai pas envie de partir d'ici, de quitter ma chambre, mes livres, mes amis. Ma vie. Je ne peux pas m'en aller sur un coup de tête, je ne peux pas renoncer à tout ce qui m'entoure... *Qu'est-ce qui se passe dehors ?*

Des éclats de voix s'élèvent dans la rue. J'entends des gens affolés. Je m'approche de la fenêtre, une foule compacte se met à courir en direction du nord. Les gens hurlent et se bousculent. Au loin, on entend le bruit d'un moteur à réaction. Un avion déchire le ciel au-dessus de la ville. Un SU-35 S, un chasseur russe, venu déposer deux bombes sur notre quartier.

Le souffle de la déflagration projette mon corps désarticulé à travers l'appartement. Comme une poupée cassée que l'on aurait balancée rageusement dix mètres plus loin. Les fenêtres éclatent dans une explosion qui ravage tout. La pierre craque, les murs se

fendent, le béton cède et se disloque avec force. Lorsque j'ouvre les yeux, je ne parviens plus à bouger, traumatisée à jamais. Je n'entends plus rien. Autour de moi, les ténèbres. Un nuage de poussière vient d'engloutir toute ma vie. Ma mère est allongée au sol, inerte. Le corps de Bachir est immobilisé sous une cloison arrachée par la puissance de la détonation. Puis le son revient lentement, je perçois au loin, très loin, les sirènes dans la rue et la symphonie atroce des rescapés qui hurlent.

Ma mère reprend conscience, puis rampe difficilement vers moi. Premier réflexe de survie : fondre dans ses bras. Les gémissements de Bachir nous replongent dans l'urgence, il faut quitter l'endroit. Mes ongles plantés dans les gravats, je m'acharne, je fais ce que je peux pour aider, j'enlève les débris tant bien que mal. Ma mère s'évertue à pousser et tirer, tant et si bien qu'elle parvient à le dégager.

Le pauvre Bachir parvient à s'extirper, je crois que sa jambe est touchée. Traces de sang et tissu déchiré au milieu des décombres. Il se tient également le ventre, enfin il me semble. Tout est confus. Tout est poussière. Tout est détruit. Je revois juste ma mère, totalement désorientée, traverser les vestiges de l'appartement à la recherche de son sac à main, alors que les cris de colère gagnent la rue que les Syriens devront déblayer. Des tirs de kalachnikov retentissent dans le quartier. Des rafales aussi fortes que la haine qui nous anime à présent. On maudit les Russes. On maudit le régime. Parce que nous... on n'a rien demandé.

Un horrible craquement précède des éboulements menaçants. Bachir est en train de crier qu'il nous faut sortir sans attendre. La façade est sur le point de s'effondrer. Il attrape ma mère de force et me tire par le bras, avec une poigne décuplée par la peur d'y rester. Elle a tout juste le temps de prendre le sac jaune et son sac à main.

Et moi, j'ai tout juste le temps de regarder une dernière fois le désastre. Mon œil se pose sur nos vies pulvérisées au centre d'un salon bombardé, comme pour ne jamais oublier que mon passé est devenu un tas de ruines en moins d'une seconde.

Lorsque l'on quitte l'appartement, notre balcon cède en partie et s'arrache de l'immeuble, déclenchant une nouvelle vague d'atrocités. Sous les pieds de notre sauveur, le sol tremble et c'est tout le bâtiment qui menace de sombrer. Paniquée à l'idée de mourir ensevelie, je m'accroche à l'instinct de survie, je me cramponne à mon oncle et me laisse guider par sa respiration. On dévale les escaliers aussi vite que possible et je reverrai toujours cette image... celle de Mahima et de sa bouche ouverte, tombée raide sous les éboulis, le corps transpercé par les structures métalliques de la cage d'escalier.

Des blocs de béton bloquent le passage. Au prix d'un effort surhumain, Bachir nous sort de l'immeuble. On traverse la rue dévastée dans un brouillard de particules en suspension, au milieu des blessés, au cœur d'une horreur qu'il est difficile de raconter. De la poussière plane au-dessus d'innocents torturés par la perte d'un être cher. Juste en face, le bâtiment s'est affaissé, des monticules de briques et de parpaings laissent entrevoir le pied d'un enfant et la peluche d'un bébé. Les mères bouleversées se brisent la voix dans un appel à l'aide désespéré. Dans cet enfer règnent l'incompréhension, l'injustice d'un conflit, et tout ce qui va rester, ce sont des centaines de cœurs qui saignent. Des gravats, des corps déchiquetés, des destins rayés par dizaines. Une accumulation de sang, de larmes, de rage et de douleur enfle dans le chaos le plus total. On a déchiré des centaines de vies et j'assiste à ça... J'y suis, je suis là. Paniquée de la tête aux pieds, envahie par des larmes indomptables, j'ai du mal à respirer. Un nouvel immeuble s'effondre partiellement durant notre fuite, soulevant

une nouvelle brume opaque qui plonge la rue dans le noir et nous aveugle les premières secondes. On suffoque, privés de repères. C'est en boitillant que Bachir nous ramène chez lui presque à tâtons, quelques rues plus loin. Lorsqu'il passe la porte et me dépose sur les dalles de pierre fissurées qui recouvrent la cuisine, il s'écroule en larmes et à bout de forces.

Ma mère se jette alors sur moi pour me prendre dans ses bras, histoire de réaliser que nous avons survécu au pire et que nous sommes à l'abri pour un temps. C'est une étreinte qui vient m'apaiser, comme une petite lueur dans l'obscurité, le temps que notre homme fort se ressaisisse et reprenne ses esprits. Assise par terre chez celui qui vient de nous sauver la vie, Maman saisit le bras de Bachir et lui avoue finalement :

- C'est pour ça que j'ai décidé de partir...
- Comment peuvent-ils nous attaquer comme ça ?
- Nous ne sommes plus en sécurité nulle part. Je suis prête à donner tout ce que j'ai. Il n'y a que la mort ici.
- Mais... Nour... Tu crois que fuir est une solution... ?
- Bachir, écoute-moi ! J'ai payé ta place. Viens avec nous...
- Je... Je ne sais pas si je peux faire ça...
- Ça se passe demain matin. Je veux te sortir de là... Accompagne-nous... Je t'en prie.

Pendant ce temps... moi, je surnage dans ma petite vie merdique et étriquée. Jour après jour, pour mener un combat perdu d'avance...

Une journée de merde

Couché à quatre heures, réveillé à six dans un cérémonial douloureux parce que je me défonce les yeux toutes les nuits sur l'écran de l'ordinateur. Véritable bourreau de travail, je ne ménage pas ma peine pour préparer ce que j'appelle « le dossier de la dernière chance ». Si je suis honnête, c'est surtout un coup de poker dans l'espoir de sauver la mise. Les affaires vont mal en ce moment, je cravache comme un malade pour tenter de redresser la barre. Je me donne parfois l'impression d'être sur le Titanic et d'écoper l'eau à l'aide d'un gobelet, alors que le bateau va de toute manière sombrer, que je le veuille ou non. Agressé par l'alarme du téléphone, j'émerge difficilement. Brouillard complet à la sortie du coma, la machine est rouillée, j'ai de l'acide sous les paupières et du mercure dans les artères. Un bon mal de tête en prime, qui se manifeste dès les premières secondes par la sensation d'avoir un liquide chaud dégoulinant depuis le haut du crâne jusque sur ma nuque trop raide. Mon agenda surchargé ne m'offre qu'une paire d'heures, c'est tout ce qu'il me reste pour récupérer. On me dit que c'est peu, je réponds que je n'ai pas le choix. En attendant, je serre les dents et me ruine la santé en me disant qu'un jour ou l'autre le business ira mieux. Début de torticolis, je me défroisse avant de m'asseoir au bord du lit, mes jambes pèsent une tonne lorsque je

touche le sol. Comme d'habitude, je n'ai pas réussi à cesser de penser. Mon cerveau tourne en boucle, je ressasse tout ce qui me bouffe, je n'ai pas trouvé le bouton « marche-arrêt ». Il faut que je quitte le matelas, ma poitrine se serre et mon cœur cogne fort. Trop fort.

Un léger frisson, puis le nez qui coule clair, j'ai attrapé froid. C'est elle qui a le monopole du drap. Morgane pionce de l'autre côté du lit, dans une position improbable. Le visage paisible, loin de mes soucis. Loin de nos disputes. Déconnectée du stress qui me ronge depuis plusieurs mois. Déconnectée du sens des réalités, en général. Pourtant elle sait que je ne vais pas bien. Elle connaît l'enjeu, mais ne réalise sans doute pas à quel point je ramasse. À moins qu'elle ne préfère l'ignorer volontairement, je n'en sais rien. De toute manière, elle ne me comprend pas. Peut-être qu'elle ne me comprendra jamais. Je me demande parfois si on vit sur la même planète. J'ai toutefois l'élégance de la laisser en paix et je quitte la chambre sur la pointe des pieds.

La télévision allumée, le café qui chauffe et mes appareils connectés à portée de main, j'avale un noir encapsulé et me grille une blonde létale devant l'avalanche d'e-mails qui dégoulinent sur mon Notebook. Il y a pas mal de prospects à recontacter. Des demandes de curieux, des primo-accédants qui hésitent et quelques dossiers sérieux pouvant déboucher sur des mandats exclusifs. Comme tous les jours, je reçois également le rapport fatidique annonçant les chiffres de notre boîte : ils sont invariablement mauvais. Mes associés semblent résignés d'une certaine façon, mais moi, je m'accroche, je ne laisse pas tomber. D'autres auraient jeté l'éponge bien avant moi, mais je ne m'imagine pas abandonner. Jamais. C'est mon bébé après tout.

Un dernier coup d'œil sur mes documents afin de peaufiner le rendez-vous crucial qui m'attend ce matin alors que BFM TV débite les atrocités qui se jouent au Moyen-Orient. Pour moi, c'est loin, pour moi, c'est rien. Rien de plus qu'un flash info parmi tant d'autres, entrecoupé de pub pour le dernier parfum Dior. Alep sous les bombes, les exactions du régime, les frappes à répétition, les civils tués... Je n'ai pas réellement conscience que des gens meurent pour de vrai pendant que je prends mon petit déjeuner. Je ne me doute pas encore que ça va me toucher, me fouetter, me faire péter en plein vol au risque de tout foutre en l'air dans ma vie. J'écoute sans écouter les diplomates au teint cireux qui déblatèrent, expliquant entre les lignes qu'il faut reprendre la ville aux mains des rebelles, qu'il faut apporter une solution et que cette solution s'appelle *la force*. On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs... D'un geste las sur l'écran de mon Smartphone, je fais taire l'alarme qui ponctue mon rush matinal, je sais déjà que je cours après le temps. N'étant pas en avance, je me précipite dans la salle de bain.

Une douche sans saveur, la cravate qui me sert de laisse nouée, le costume enfilé – celui que je me traîne depuis des années... Je tente de sauver les apparences. Un léger vertige, la vue qui se brouille et un bourdonnement fugace au creux de l'oreille : première secousse liée à la fatigue. Besoin d'un autre café avant de me brosser les dents. Je bloque invariablement sur l'écran de la TV en m'injectant l'expresso dans le sang. Adieu le reportage sur le bombardement, bonjour la rubrique économique en compagnie d'experts de toutes sortes pour me servir de l'actu en bouillie et des indicateurs en berne. Retour au-dessus du lavabo. Il me reste dix minutes, je suis presque prêt. Analyse de l'image que je dégage dans le miroir. Des billes bleu livides entourées de cernes indélébiles qui descendent sur des pommettes saillantes. Une peau blafarde et dégueulasse, tendue sur de beaux restes. À une époque

j'étais canon, avant de devenir un boulet pâle, un fumeur compulsif et trop maigre. Mes mains passées dans cette tignasse grisonnante et encore humide cherchent à dompter des épis qui en ont marre de vivre. L'état des lieux est bref : je suis physiquement dégueulasse. À la recherche d'un peu d'entrain, je me file de petites claques sur chaque joue en affirmant à haute voix que je suis le meilleur et que je vais tout déchirer. Mais personne n'y croit, ni le mec dans le miroir ni moi. Respiration... Motivation... Qu'est-ce que ça donne ? J'ai l'air d'en vouloir, j'ai l'air d'être au top. J'ai l'air de me mentir. Si j'affiche un sourire efficace, je suis épuisé sous un masque trop lisse. J'arrête le massacre, m'observer est une épreuve trop difficile ce matin. Porté par les nerfs, je récupère mes clés, mes dossiers. Je suis limite, il me faut détalé.

Marseille, l'heure de pointe. *Mais avance, avance putain ! Pourquoi ça n'avance pas ?* Les notifications se multiplient dans l'habitable alors qu'un bouchon de plusieurs kilomètres s'étire devant moi. Les aiguilles sur ma montre poussent ma situation vers un retard qui va me coûter cher. Signer... Signer. Il faut que je signe. Je lutte pour ne pas m'endormir au volant et allume une nouvelle cigarette pour tuer le stress engendré par les minutes qui défilent alors que je suis à l'arrêt. Dans ma tête, une gigantesque migraine se profile, soufflée par la contrariété d'être coincé sur la rocade. Le Smartphone refuse de me laisser tranquille et tinte une nouvelle fois. C'est un message de Steph, un de mes associés.

Suis sur place. T'es où ? Le client se pointe dans 10 min.

Coincé dans les bouchons. J'arrive.

T'abuses !

La circulation est difficile jusqu'à la voie rapide. J'ai toujours un peu d'appréhension avant ce genre de visite. C'est certainement la peur de me vautrer. J'angoisse à l'idée de ne pas être à la hauteur et de voir mes derniers espoirs s'effondrer en un claquement de doigts. Parce que je suis abonné aux couacs, aux pépins de dernière minute, à la tuile improbable. Je fais tout *bien comme il faut* mais ne réussis jamais du premier coup. Il me faut bétonner chaque dossier, préparer minutieusement chaque visite, et encore... je trouve souvent le moyen de me rater.

Tristement à l'arrêt au milieu d'un concert de klaxons, je me surprends à envier les motards qui se glissent entre les files sans ralentir, en me disant que j'ai définitivement besoin d'un scooter si je veux espérer un jour arriver à l'heure. Enfin la situation se débloque, ça devient fluide, je me place à gauche et pousse les rapports du Scénic. Je rumine mon pitch, je me rabâche l'importance de ce rendez-vous client tout en me collant au cul des voitures qui osent se traîner devant moi et qui semblent tout faire pour me ralentir. *Bouge-toi Ducon, je suis attendu !* À la clé, 1,2 million d'euros. Une transaction sur laquelle je peux palper une belle commission. Ça vaut bien une petite pointe de vitesse, des appels de phares et quelques insultes. Je suis prioritaire.

Il faut que je signe. C'est vital et urgent. Je pourrai enfin calmer mon banquier et les autres glands. Je suis dans le rouge depuis trop longtemps. Personne ne comprend, encore moins mon conseiller financier, qu'une boîte ça prend du temps avant de vraiment décoller. De nombreux appels manqués se cumulent alors que je termine le trajet et me gare à l'arrache devant la zone industrielle. Presque cinquante minutes de retard, ça se présente mal.

Au pied d'immenses hangars bardés de tôles, le client s'impatiente franchement. Normal. Tant bien que mal, Stéphane meuble les

blancs en attendant mon arrivée. Après une poignée de mains aussi franche que froide, me voilà lancé, sans oublier de me confondre en excuses auparavant. Je me dis que le futur acquéreur est du coin, il peut me comprendre, après tout. « Vous savez ce que c'est... » Ma phrase se perd dans un silence gênant que je perçois comme une fin de non-recevoir. Mon acolyte vire au rouge, il me fusille du regard, mais je n'y prête pas attention. Je dois me recentrer. Cette visite, ce n'est pas de l'impro, je suis sur le dossier depuis un moment. J'ai bossé mon sujet comme un taré, ce mec va signer et mon retard n'y changera rien. J'attaque immédiatement, sans me démonter.

Phase 1 terminée. Après un show de quarante-cinq minutes durant lequel j'ai joué les funambules entre petits mensonges et gros potentiels, entre belles prestations et plans sur la comète, je clôture la visite en beauté avec le sentiment d'avoir fait le job. Le client veut discuter, c'est bon signe. Nous partons déjeuner, c'est comme ça qu'on procède pour mettre le grappin sur nos meilleurs coups. Stéphane invite le client à monter dans sa Mercedes, un véhicule qui se veut crédible. En tout cas, bien plus crédible qu'une Renault grisâtre qui va sur ses 200 000 km. J'entre dans le Scénic pour les suivre en pensant au second round. Direction notre restaurant de prédilection, une table sympa, huppée et calme, choisie spécialement pour faire signer nos plus gros poissons. Le siège social de ASI Immobilier n'est pas encore à la hauteur de nos ambitions. Difficile de serrer un client sur une affaire à six chiffres dans un ancien cabinet de toilettage pour chien, même aménagé avec soin...

Sur le trajet, le clairon des appels manqués jalonne l'argumentaire que je me récite à haute voix. Je fais une nouvelle fois l'inventaire des dernières cartouches qu'il me reste. Je dois insister sur le prix au mètre carré qui fait rêver, la situation exceptionnelle à condition

que le comité d'urbanisme approuve le projet – à grands coups de dessous de table s'il le faut –, et une farandole de perspectives d'avenir qui vont me permettre d'acter la promesse de vente. Je dois signer ! Au beau milieu de mes certitudes, un frisson galope le long de ma nuque alors que, étrangement, j'ai des bouffées de chaleur. La fatigue revient au galop pour une deuxième secousse. Je dois me ressaisir, sous peine de laisser cette foutue migraine faire exploser ma tête. Je suis enfin sur le parking, juste derrière la Classe C de Stéphane. Trouver une place pour stationner me demande un effort de concentration terrible parce que ce maudit téléphone s'acharne encore et encore. Je jette un œil agacé sur l'écran, j'ai reçu dix-sept appels en absence. Morgane me harcèle depuis ce matin. Je me gare, excédé, puis je décroche au terme d'une énième tentative de sa part.

— Enfin, tu réponds !

— Je suis occupé.

— Tu es injoignable. Il te sert à quoi ton téléphone ?

— Je bosse, je te le rappelle.

— Ta carte ne passe pas !

— Et tu me les brises pour ça ?

— Impossible de passer ma commande !

— Et alors ? Je suis en voiture, je ne peux pas y faire grand-chose...

— Rien ne marche. Appelle ta banque !

— Écoute, je suis occupé, là. Tente avec l'autre carte.

— C'est pareil ! Rien ne passe !

— Je suis avec un gros client. On verra plus tard...

— Et comment je fais, moi ?

— Mais je ne sais pas moi ! Je peux bosser oui ou non ? Débrouille-toi !

— Tu me parles sur un autre ton !

— C'est toi qui m'agresses...

- Appelle ta banque pour voir ce qui se passe ! ça me stresse !
- J'ai retiré 400 € hier. Ça doit être une histoire de plafond...
- Arrête de me prendre pour une conne ! Les retraits, ça n'a rien à voir avec les plafonds de paiement !
- Tu n'as qu'à payer avec ta carte...
- C'est une blague, j'espère ?
- Eh bien... dans ce cas... tu attends...
- J'attends quoi ? Tu plaisantes ? Tu crois que je vais passer mon temps devant l'ordinateur en espérant que tu me rappelles ?
- Pour la dernière fois... je te répète que je suis avec un client. Il faut que je te laisse.
- Axel ! Ne raccroche pas ! Tu te fous de moi ?
- Tu passeras ta commande demain !
- Mais demain je m'en fiche ! C'est aujourd'hui la promo !
- Mais moi aussi je m'en fiche de ta promo !
- Tu le prends comme ça ? Tu vas me faire péter un câble !
- Écoute, essaye de rester calme... Ce qui est sûr, c'est que là, de suite... je ne peux rien faire...
- Ouais... Comme d'habitude...
- Tu sais quoi ? Tu me soûles. Merde !
- Je te soûle ? OK. Ciao !
- C'est ça. Ciao !

On vient de se raccrocher au nez, il va y avoir du sport à mon retour. Qu'est-ce qu'elle peut me gaver avec ses caprices ! De rage, je balance mon mobile sur le siège passager avant de passer mes nerfs sur le volant. J'ai besoin de souffler un grand coup pour reprendre le contrôle. Je ne dois pas me laisser perturber, pas si près du but. Il faut que je reste focus. Je vais y arriver... Et dire qu'elle me chie une pendule pour une commande en *premium* alors que je me démène pour faire rentrer un peu de cash... J'inspire lentement par le nez et retrouve peu à peu mon calme. Je vais faire signer le client, je vais prendre ma thune. Je suis convaincu que

tout va s'arranger et que ça va calmer les créanciers. La situation est tendue mais pas désespérée. Tout dépend de l'issue de ce repas. Jusqu'ici ça se présente bien, il n'y a pas de raison de paniquer.

Stéphane et le client me précèdent pour rejoindre la table qu'on réserve habituellement. Je pénètre à mon tour dans l'ambiance feutrée de la salle taupe et écru, le mobilier design brille sous l'éclat d'une verrière ultramoderne, je longe le comptoir et l'enfilade de grands crus triés sur le volet. Plus j'avance et plus je sens mes jambes flageoler sur le parquet et mon poulx taper féroce contre mes tempes. Sans que je puisse me maîtriser, ma respiration semble s'emballer, j'ai le souffle court et saccadé. Je n'arrive plus à avaler. Je suis persuadé que Morgane me colle de l'hypertension à chaque fois qu'elle a la folle envie de valider son panier en ligne.

Alors qu'on est sur le point de s'installer autour de notre table attitrée, il me faut faire appel à toutes mes forces vives avant de monter sur le ring pour la phase 2. Sauf que la sacoche qui contient mon PC portable pèse de plus en plus lourd, étrangement. Le client prend place, je reste debout. Ma main gauche s'engourdit. Un truc se prépare, et je ne vois rien venir. Je déglutis difficilement. Qu'est-ce que j'ai ? C'est le trac ? Un bruit sourd retentit, ma mallette vient de quitter ma main pour tomber à terre. Stéphane s'incline pour me la tendre dans un geste courtois. Une première fois. Puis une seconde, mais mes doigts ne répondent pas. Le client me dévisage et me demande si tout va bien. Je tente de figer un sourire de circonstance tout en me jetant sur la carafe d'eau pour me servir. J'en verse la moitié à côté. Ma vision se dédouble lorsque je porte la flotte à mes lèvres sèches. Mon autre main lâche le verre qui éclate au sol. Qu'est-ce qui m'arrive ? Je voudrais m'excuser. Je voudrais parler, mais je ne peux pas. Je cherche à m'accrocher à la table, sans y parvenir. Ma vue se brouille, je suis

pris de vertiges. Je sombre dans la confusion. Je perds l'équilibre et je chute. Foudroyé.

Gang retour

À la lueur de rares bougies, je fixe les photos jaunies exhibées dans le salon de Bachir. Un moyen comme un autre de ne pas penser à ce que je viens de vivre, de ne pas entendre le bruit des bulldozers s'activant dans la nuit autour des décombres à la recherche de survivants, d'oublier que des corps sans vie gisent à l'air libre ou sous les gravats à quelques rues d'ici. Au-dessus d'une fresque en faïence dont des corolles mandarine servent de motifs au carrelage, les portraits de ses aïeux sont alignés comme des trophées. Tous en uniforme, fiers d'avoir servi l'armée régulière dans une autre époque. Une longue lignée d'hommes droits, honnêtes et intègres. Allongée sur les coussins éparpillés autour d'un tapis persan qui m'a vue grandir et qui devait être bleu roi autrefois, je m'efforce de chercher le sommeil mais ne trouve que l'horreur. Lorsque mes paupières se ferment, le souvenir de la déflagration me fait sursauter. L'explosion tourne en boucle dans ma tête. Je voudrais ne plus y penser, je voudrais juste oublier et faire comme si ça n'avait jamais existé. Mais une part de moi restera à jamais clouée devant cette fenêtre, avant que le pire ne se produise. Dehors, je devine encore le chaos et le quartier en pleurs. Alors je me recroqueville, plaque les mains sur mes oreilles, et je ferme les yeux très fort pour me concentrer sur les milliers de motifs jaunes,

rouges et verts qui s'agitent dans ma tête. J'ai l'impression que ça marche... jusqu'à ce que j'éclate à nouveau en sanglots.

— ... Tu ne peux pas m'y obliger... !

Dans la pièce juste à côté, je perçois des bribes de conversation entre ma mère et Bachir. Dans un flot de chuchotements, mon oncle s'emporte et laisse échapper quelques éclats de voix. Des « Tu es folle ! » « Tu n'y penses pas ! » ou encore « Je ne peux pas faire ça ! » Alors, sur la pointe des pieds, je quitte le tapis et me faufile jusqu'aux abords de la cuisine. Je me tiens à proximité de la chaise sculptée par Bachir, sur laquelle il laisse invariablement son écuelle. Surtout, ne pas y toucher, elle est destinée aux ablutions avant la prière. L'oreille tendue, je prends la discussion en cours de route.

— ... Je ne veux pas vivre comme à Raqqa...

— On n'en est pas encore là... Nour... Personne ne te demande de mettre un niqab.

— Tu ne comprends pas ! C'est bien plus grave que le port du voile intégral ! C'est une question de jours avant que les djihadistes n'arrivent.

— Tu dramatises, Nour... Écoute...

— Tu sais que je suis hors-la-loi ! Si ça s'apprend en ville... on va me tuer sur la place publique !

Hors-la-loi ? J'ai bien entendu ? Qu'est-ce qu'elle veut dire par là ? Je m'incline davantage vers le mur qui nous sépare en prenant appui sur la chaise, je plaque mon oreille contre la cloison.

— Mais tu ne peux pas me demander de quitter le pays comme ça !

— Je te demande juste de nous y conduire si tu ne veux pas me suivre.

- Et te laisser seule avec ta fille ? Nour...
- Bachir, mon ami... Tu sais que je n'ai pas le droit de prendre le taxi seule... Je ne peux pas t'y obliger, mais laisse-moi te sauver et t'offrir une nouvelle vie ailleurs.
- Ailleurs ? Nour... c'est de la folie.
- Continuer à vivre coincés entre Damas et Daesh, ça c'est de la folie !

Ma mère semble décidée. Bachir semble hésiter. En restant ici, on s'expose à voir nos libertés piétinées par les lignes les plus noires de la charia. Plus d'éducation pour moi et les générations à venir. Le port du niqab obligatoire. La dépendance aux hommes et les exécutions publiques. On jettera les gays du haut d'un immeuble. On décapitera les gens qui ont dérapé. On lapidera les femmes qui n'ont pas su respecter la rigueur religieuse. Sans parler du risque de se faire rayer de la carte par les forces armées, par un nouveau coup fourré de Damas, par la coalition ou par un simple drone. J'ai beau être jeune, je ne suis pas idiote. Je sais que le califat revendiqué par l'État islamique va réduire nos vies en cendres. Si la doctrine ne nous tue pas, les bombes s'en chargeront.

- ... Pense à Zeina. Pense à ta propre vie, mon ami !
- Et tu veux que je te conduise où ? On est coincé de toutes parts...
- Il y a toujours une solution. J'ai pris mes dispositions.
- Tu as pris tes dispositions ? Comment ça *tu as pris tes dispositions* ?
- Je veux fuir en Europe.
- En Europe ? Tu n'es pas sérieuse ! En Europe ?!
- En Europe, oui.
- L'Occident c'est le mal ! Tu es folle !

— Regarde dehors, Bachir ! Regarde ce qui se passe ! Pose tes yeux sur les corps qui traînent dans la rue et ose me dire une nouvelle fois que je suis folle.

— Enlève-toi cette idée de la tête !

— Ma décision est prise, que tu le veuilles ou non.

— Tu réalises que la Turquie contrôle ses frontières avec la violence ? Tu le sais ? Hein ? Tu le sais ça ? Ils n'en veulent plus des Syriens ! Et si...

— Ce n'est pas un problème !

— Nour ! Laisse-moi finir ! Tu peux me croire : c'est un sérieux problème... Tu vas passer la frontière turque avec Zeina, admettons... Et ensuite ? Pour faire quoi ? Pour rejoindre un camp saturé comme du côté de Azaz ? Tu veux tout perdre pour vivre de l'aide humanitaire et être traitée comme une chienne ?

— Non... Bien sûr que non.

— Ne compte pas sur moi. Tu sais qu'ils tirent sur les réfugiés qui arrivent à la frontière ? Ils n'en veulent plus ! Ouvre les yeux, c'est la réalité ! Ça déborde de tous les côtés ! Tu fuis soi-disant la mort pour te jeter dans ses griffes avec toutes tes économies. Ne m'entraîne pas là-dedans.

— Ils tirent sur les Syriens ?

— Qu'est-ce que c'est que cette question ? Nour ! Réveille-toi ! Tu débarques ou quoi ? Bien sûr qu'ils nous tirent dessus ! J'ai l'impression que tu vis sur une autre planète. Ils ont même construit un mur à Reyhanli !

— J'irai en Europe que ça te plaise ou non. Et on ne va pas passer par la Turquie.

L'Europe... Ce mot sonne comme une douceur pleine d'espoir. Je ne sais même pas à quoi ça ressemble exactement, je l'ai seulement deviné à travers les livres. Une belle image, le champ des possibles, une ouverture sur le monde qui me laisse admirative. Maman m'en parle comme d'un fantasme occidental. Elle a le

sourire à chaque fois qu'elle évoque l'Union Européenne, cette sécurité, ce mode de vie et cette fameuse liberté qui nous manque tant. Bachir s'insurge, les chuchotements cessent maintenant et le ton monte franchement. Tous deux parlent très vite, ils s'emportent.

— Mais qu'est-ce que tu as dans la tête, Nour ? Tu sais que je t'aime beaucoup, mais je ne peux pas te laisser faire ça ! Tu cours à ta perte !

— Fais-moi confiance et arrête de me prendre de haut !

— Tu me parles de l'Europe, c'est de la pure folie ! Tu as conscience que la route des Balkans est bloquée ? Je ne t'apprends rien, il y a des contrôles partout ! Serbie, Hongrie, Autriche... des murs de trois mètres de haut avec du fil barbelé ! Tu réalises un peu ?

— Mais qui te parle de la route des Balkans ?

Cette dernière question déclenche un silence qui transpire le malaise. J'entends le bruit des pas de Bachir qui tourne en rond. Il use ses babouches sur le sol, je l'imagine réfléchir, lisser sa moustache nerveusement en affichant un air renfrogné. Difficile pour lui de rester en place à l'évocation d'un projet aussi périlleux. Je sais qu'il ne veut que notre bien et fera tout pour nous protéger, mais pour faire changer d'avis ma mère... il faut se lever tôt... Soudain, il expire un grand coup, comme pour se calmer, il cesse de piétiner avant de reprendre la parole :

— OK. OK... Pas la Turquie... Donc, ça veut dire que tu penses traverser la frontière au Liban ou en Jordanie...

— Bachir, écoute... Laisse-moi te...

— Tsss... Ce qui sous-entend que tu vas devoir y passer plusieurs mois avant de pouvoir rejoindre l'Europe – par je ne sais quel moyen, d'ailleurs...